

«La recherche dans le monde entier n’a jamais été aussi vite»

GRANDE INTERVIEW Expert en génomique et en infectiologie à l’EPFL et au CHUV, l’Orsérien Jacques Fellay fait partie de la task force scientifique consultée par le Conseil fédéral. Il nous livre son analyse sur le Covid-19.

VINCENT.FRAGNIERE@LENOUVELLISTE.CH/PHOTOS:
HELOISE.MARET@LENOUVELLISTE.CH



Jacques Fellay nous livre son analyse sur l’évolution du Covid-19 et ses répercussions sur notre quotidien.

Jacques Fellay, vous allez porter un masque dès le 11 mai prochain?

Je porte un masque quand il n’est pas possible de rester à une distance de deux mètres des autres personnes. Sinon, non. Le masque sert surtout à protéger les autres si je suis infecté et que je ne le sais pas.

Vous vous lavez les mains combien de fois par jour?

Je ne tiens pas de décompte, mais souvent. Comme médecin, j’y étais très habitué. C’est une routine essentielle en ces temps de pandémie.

Vous faites partie de la task force scientifique mise en place par le Conseil fédéral depuis le 31 mars. Vous y faites quoi?

Avec cinq autres personnes, je fais partie du groupe «données et modélisation». Au total, il y a neuf groupes pour plus de 40 chercheurs. Notre rôle est de conseiller les autorités en nous appuyant sur les connaissances scientifiques qui évoluent très rapidement ces jours-ci.

Vous travaillez aussi plus directement dans la recherche sur le Covid-19?

Oui, en tant que chercheur, j'étudie la génétique des patients avec Covid-19 qui développent des symptômes sévères alors qu'ils n'ont pas de facteurs de risque. Nous analysons leur génome pour savoir comment, dans le corps et dans nos cellules, se livre la bataille entre l'homme et ce nouveau virus. Notre objectif est d'identifier des variations génétiques qui expliquent la susceptibilité inhabituelle observée chez ces patients, ce qui pourrait nous permettre d'identifier de nouvelles cibles pour le développement de médicaments ou de vaccins. Comme il y a très peu de cas, il y a une alliance internationale de chercheurs.

Vous êtes donc bien placé pour savoir si l'on nous cache des choses...

(Sourire.) Oui, et je peux vous certifier que l'on ne vous cache rien. D'ailleurs, la task force vient de publier toutes ses analyses sur son site. Il faut bien se rendre compte que la recherche, dans le monde entier, n'a jamais travaillé aussi vite sur un sujet avec une énergie jamais observée. Revers de la médaille: l'incertitude est plus visible. Alors que d'habitude les contradictions, les interrogations, les résultats intermédiaires sont débattus dans l'antichambre du monde scientifique, là tout se fait sur la place publique, car il faut aller vite. Pour la première fois, peut-être, la population se rend compte en direct que la construction du savoir scientifique est une entreprise très artisanale.

Pourtant, on a l'impression qu'il n'y a pas beaucoup de voix scientifiques discordantes, ce qui peut donner l'impression d'une forme de propagande...

Sur les sujets importants et la stratégie globale, il y a effectivement une convergence de vues remarquable. Cela ne veut pas dire que le débat n'existe pas et qu'il n'y a pas d'avis opposés, notamment sur des sujets où il n'y a pas encore d'évidence scientifique claire, comme la contagiosité des enfants ou le port du masque. Après, comme dans toute crise, on voit surgir des pseudo-prophètes qui savent se faire entendre à large échelle médiatique. C'est un phénomène auquel il faut s'attendre. Aux grandes déclarations fracassantes, je préfère pour ma part la position du président allemand qui a décrit cette pandémie comme un test pour notre humanité commune, car nous sommes tous dans le même camp.

Au début de la crise, à la mi-mars, vous avez pourtant fait partie des scientifiques qui ont écrit publiquement au Conseil fédéral avec des demandes très claires sur le dépistage et le confinement. Aujourd'hui, si je vous dis que vous êtes simplement rentré dans le rang...

L'objectif n'a jamais été d'être hors du système, de mettre la science au service du pays. Nous avons d'ailleurs été entendus et la création de cette task force le 31 mars le prouve. La Suisse est en tête des classements mondiaux en matière d'innovation et de recherche: il était important qu'une ligne directe existe entre les autorités et le monde scientifique.

Vous étiez aussi favorable à un confinement plus strict.

Oui, car je pensais que la population ne respecterait pas suffisamment les règles d'un semi-confinement, avec des conséquences potentiellement dramatiques au niveau de la saturation de l'infrastructure hospitalière. J'ai donc été agréablement surpris du contraire: les efforts de chacun ont permis de faire passer le taux de reproduction du virus (R_0) au-dessous de 1, ce qui est essentiel pour que l'épidémie puisse être contrôlée.

L'anthropologue Jean-Dominique Michel estime que le coronavirus n'est pas plus mortel que la grippe ou l'influenza. Qu'en pensez-vous?

Il a tort, car il est dix fois plus mortel. En tant que maladie elle-même et par le fait que l'ensemble de la population ne soit pas immunisé. Aujourd'hui, il y a des évidences scientifiques solides pour démontrer que l'idée de laisser le virus circuler pour obtenir une immunité collective est une absurdité. Des pays comme la Grande-Bretagne l'ont testée, mais l'ont rapidement abandonnée quand ils ont vu s'accumuler les premières victimes.

Pourtant, la Suède n'a pas opté pour un confinement et possède de meilleurs résultats sanitaires que de nombreux pays.

L'exemple de la Suède est très intéressant. Le gouvernement a quasiment réussi à mettre sa population en confinement volontaire, avec des recommandations claires de distanciation sociale et de protection des personnes vulnérables. Grâce à une grande confiance dans les autorités et à une structure sociale qui le permet, car les contacts intergénérationnels ne sont pas aussi forts que dans un pays comme l'Italie. Donc, dans les faits, les Suédois ont eu un comportement très proche de celui des Suisses.

Mais Jean-Dominique Michel estime que la meilleure stratégie a été celle de la Corée du Sud avec un dépistage massif et un confinement strict des personnes touchées par le Covid-19.

C'est effectivement une très bonne stratégie. La Suisse va d'ailleurs tenter d'appliquer une partie de cette recette dans les prochaines semaines. Avec quelques centaines de cas par jour, il est redevenu possible de couper les chaînes de transmission à travers un dépistage systématique des personnes symptomatiques et un traçage des contacts.

Mais ne pas l'avoir fait il y a un mois et demi signifie-t-il que nous n'étions pas prêts?

Notre pays a tenté de le faire lorsque les premiers cas sont apparus, mais très vite l'évolution rapide de la pandémie a rendu cela impossible. Nous n'étions pas prêts comme la Corée du Sud, simplement parce que ce pays comme ses voisins asiatiques a été touché de plein fouet par la première épidémie du SARS dans les années 2000, avec une économie très affectée à l'époque. Ils ont investi des milliards pour être prêts. Pour la Suisse, j'estime qu'à partir du moment où l'alerte a été donnée, notre gouvernement n'a pas tergiversé et l'on constate que notre infrastructure hospitalière n'a pas été saturée. Même s'il manquait des masques et suffisamment de tests. Le nombre de morts, aujourd'hui, dépend de l'endroit où l'épidémie a commencé à se propager en Europe et du moment où les gouvernements ont décidé de mettre en place des mesures de confinement efficaces.

Mais des signaux d'alerte venus de Chine et de l'OMS étaient déjà perceptibles en début d'année...

Oui, mais ce n'est pas la première fois qu'une alerte sanitaire est annoncée, le plus souvent sans lendemain. Il existe aussi chez l'homme une tendance à la pensée positive: on se dit que pareille chose ne va pas se produire. Et puis, le coronavirus doit nous faire comprendre que tout ne peut pas être sous contrôle tout le temps, qu'il y a une part de fragilité collective qui peut influencer nos vies personnelles.

Donc à la prochaine épidémie de coronavirus, la Suisse et les pays occidentaux auront la même conscience et le même degré de préparation que la Corée du Sud?

Nous serons mieux préparés, et avec une conscience plus aiguë de ce qui pourrait arriver. Peut-être même que nous aurons tendance à réagir de manière exagérée. Il faut aussi garder à l'esprit que le prochain virus pourrait être éloigné de celui-ci avec une transmission à nouveau différente et des réponses qui devront forcément être adaptées.

Que sait-on aujourd'hui clairement du coronavirus?

C'est un virus relativement simple, beaucoup moins complexe par exemple que le VIH. Aujourd'hui, nous n'avons pas de traitement efficace, mais de nombreuses molécules sont actuellement testées. Il y a environ 100 projets de vaccin en développement, avec l'espoir réaliste d'en avoir un d'ici un à deux ans. On sait aussi qu'il se transmet très majoritairement par mini-gouttelettes dans un rayon d'un mètre à un mètre cinquante, même si la transmission par les objets ou par aérosol semble aussi exceptionnellement possible. Il peut entraîner des complications graves chez des personnes à risque, mais aussi parfois chez des gens en bonne santé. Enfin, on sait qu'il est apparu en automne 2019 à Wuhan, transmis de l'animal à l'homme par la chauve-souris. Pour le reste, scientifiquement, nous avons encore un paysage extrêmement flou devant les yeux, mais avec des recherches qui ne sont jamais allées aussi vite.

Depuis quelques jours, on prétend aux Etats-Unis, en Russie ou en France que tout n'est pas parti du marché chinois de Wuhan, mais d'un laboratoire scientifique de la même ville qui travaillait sur les mutations potentielles des coronavirus.

Les évidences suggèrent très fortement une transmission naturelle à l'homme. Le scénario d'un virus sorti d'un laboratoire ressemble trop à un film hollywoodien pour qu'il soit convaincant, même si un léger doute persiste. Il apparaît peut-être maintenant pour des questions de géopolitique.

On parle de pression économique pour la réouverture des restaurants. N'est-on pas en train de déconfiner trop vite?

Tout va dépendre de notre attitude. Même si une forme de normalité va réapparaître à partir du 11 mai, les rassemblements de plus de cinq personnes seront toujours interdits, ce qui est une mesure forte. La distanciation sociale doit rester la règle, et quand elle n'est pas possible le masque doit être porté. La population doit comprendre que, pendant quelques mois, nous allons «danser» avec ce virus. Le déconfinement n'est pas une route à voie unique. L'objectif est clair: ne pas dépasser ce taux de reproduction de 1 au maximum. Si ce n'est pas le cas, il faudra revenir en arrière avec de nouvelles mesures de restriction.

Justement, vous avez participé à une étude dévoilée cette semaine qui évoque potentiellement entre 5000 et 15 000 morts en Suisse d'ici à la fin de l'année. Elle a fait peur à passablement de monde.

Ces chiffres et ces modèles ont été pris hors de leur contexte. On a modélisé ce qui risquait de se passer si les mesures de déconfinement étaient trop généreuses et qu'on laissait ensuite progresser l'épidémie en restant les bras croisés, ce qui ne va évidemment pas arriver. Ce scénario est donc plus un avertissement: il est heureusement irréaliste d'un point de vue de politique publique.

Peut-on imaginer l'autre scénario où le coronavirus disparaisse de la Suisse comme la Nouvelle-Zélande le prétend aujourd'hui?

Non, ce n'est pas vraiment imaginable, car la Suisse n'est pas une île qui peut être isolée, et le virus est largement répandu sur la planète. Notre société va devoir apprendre à vivre avec le coronavirus. Il faut être très patient dans les mois à venir, mais, tôt ou tard, il deviendra un pathogène parmi d'autres, avec des médicaments disponibles, un vaccin efficace et une société qui pourra de nouveau vivre normalement.

Pour les personnes à risque, la normalité n'existera qu'avec l'apparition d'un vaccin?

Pour un retour complet à la normale, oui. Des étapes intermédiaires sont néanmoins possibles, notamment si des médicaments préventifs ou thérapeutiques deviennent disponibles à plus court terme.

Avez-vous été touché par le Covid-19 à titre personnel?

Mon grand-oncle est décédé du Covid-19 et j'ai deux amis qui l'ont eu avec des symptômes assez forts. Quelques autres n'ont eu que très peu de symptômes, comme c'est d'ailleurs le cas pour près d'un tiers des personnes infectées.

C'est ce côté protéiforme qui fait la spécificité du Covid-19?

Ce coronavirus est en effet imprévisible, et chaque personne réagit différemment en fonction de son parcours de vie et de son état de santé. Cependant, la spécificité principale du Covid-19, c'est son apparition soudaine dans une population humaine sans immunité préalable, qui doit donc apprendre à le combattre en temps réel aux quatre coins du monde.

«Il n'est pas déraisonnable de laisser les enfants se réunir de nouveau»